

Françoise Pfaff

Nouveaux entretiens avec Maryse Condé

écrivain et témoin de son temps



KARTHALA

Maryse Condé, née en Guadeloupe, est un écrivain de renommée internationale dont l'œuvre abondante, couronnée par de nombreux prix, a été traduite en plusieurs langues. Auteur de *Hérémakhonon*, *Moi, Tituba, sorcière...*, *Noire de Salem*, *Ségou* et *Traversée de la Mangrove*, elle a écrit seize romans, huit pièces de théâtre et quatre récits autobiographiques, sans compter des livres pour la jeunesse. Elle est également essayiste et critique littéraire de grand talent. Ses romans, s'inspirant généralement du passé et du présent de l'Afrique et de sa Diaspora, traversent des époques et des espaces géographiques qui recoupent parfois les siens à différentes périodes de sa vie. Ses thèmes de prédilection incluent l'esclavage, le colonialisme, les migrations, l'exil, le concept d'identité, le racisme, l'histoire et la mémoire.

Dans ces *Nouveaux Entretiens*, elle parle de ses œuvres et de littérature, bien sûr ; mais, en témoin de son temps, elle exprime aussi ses opinions sur les grands sujets d'actualité qui agitent le monde. Elle-même se définit comme « quelqu'un qui cherche et qui se cherche, qui cherche à être heureuse et à vivre le moins mal possible », voulant explorer la signification de tout ce qui l'entoure, dans « une quête qui n'est jamais finie ».

Ce livre d'interviews, contenant des propos d'une grande sincérité qui mêlent l'humour au sérieux, s'adresse à un lectorat divers. Ceux qui n'ont pas lu Maryse Condé y découvriront un écrivain humaniste à la recherche de lui-même et à l'écoute du monde. Les autres y retrouveront son habituelle tendance à la provocation, qui n'est probablement qu'une façon de susciter le débat sur des questions que d'aucuns voudraient ignorer.



Françoise Pfaff, d'origine alsacienne et guadeloupéenne, est née à Paris et y a effectué toutes ses études. Elle partage son temps entre la France et les États-Unis où elle est professeur émérite de l'Université Howard (Washington D.C.). Elle y a enseigné le français, ainsi que les littératures et les cinémas des pays francophones d'Afrique et de la Caraïbe. Auteure des Entretiens avec Maryse Condé (Karthala, 1993), elle a aussi publié quatre livres sur le cinéma africain.

Lettres du Sud

Collection dirigée par Henry TOURNEUX

Visitez notre site : **www.karthala.com**

Paielement sécurisé

Couverture : Maryse Condé à Gordes, en juillet 2015
(Cliché Françoise Pfaff).

© Éditions KARTHALA, 2016
ISBN : 978-2-8111-1708-5

Françoise Pfaff

Nouveaux entretiens avec Maryse Condé

écrivain et témoin de son temps

*avec une préface
de Madeleine Cottenet-Hage*

**Éditions KARTHALA
22-24, bd Arago
75013 Paris**

DU MÊME AUTEUR

- PFAFF Françoise, *The Cinema of Ousmane Sembene: A pioneer of African film*, Westport, Connecticut (USA), Greenwood Press, 1984.
- *Twenty-five Black African Filmmakers: A critical study with filmography and bio-bibliography*, Westport, Connecticut (USA), Greenwood Press, 1988.
- *Entretiens avec Maryse Condé*, Paris, Karthala, 1993.
- *Conversations with Maryse Condé*, Lincoln, Nebraska (USA), University of Nebraska Press, 1996.
- *Focus on African Films*, Bloomington, Indiana (USA), Indiana University Press, 2004.
- *À l'écoute du cinéma sénégalais*, Paris, L'Harmattan, 2010.

*Ce livre est dédié
à Louise, Hélène et Marie-Hélène Pfaff*

IDENTITÉ
à Jane Rouch

*Surprise de ma vie
Le rire n'a pas de couleur
Je suis un enfant nègre
Plutôt métis
Tout à fait Blanc
Un peuple
Et je suis Noir Provençal
Puisqu'il y a le Bleu Outremer
Et le Vert Véronèse*

(Sam Cambio)

Poème choisi par Maryse Condé

Remerciements

Tout d'abord, je tiens à exprimer ma profonde gratitude à Maryse Condé pour sa cordiale disponibilité et le temps qu'elle a bien voulu consacrer aux interviews ainsi qu'à la révision de leur version écrite de concert avec Régine Cuzin.

Tous mes remerciements à Madeleine Cottenet-Hage pour sa lecture critique du manuscrit et la préface qu'elle a rédigée pour cet ouvrage.

Merci à Maria Roof pour son aide et ses encouragements ; à Monique Bricq Mitchell, Danièle Piton, Marie Rotella et Josette Wisman pour leurs remarques et suggestions au cours des différentes étapes de ce projet ; aux éditions Mercure de France et Lattès pour m'avoir permis de consulter leurs dossiers de presse.

Préface

Qu'il s'agisse de littérature, d'art, de philosophie, de sciences ou de politique, un entretien n'est pas un exercice facile. Il requiert des qualités diverses de la part de celui ou celle qui le mène. De la formulation des questions destinées à mettre en lumière l'essentiel de l'œuvre, de la biographie, de la pensée dépend une grande partie de son succès. Mais ce dernier dépend aussi d'autres facteurs : des personnalités en présence, de l'écoute de la part de l'intervieweur – que l'on me pardonne l'emploi de ce mot bien laid en français – des réponses exprimées, cela va de soi, mais aussi du non-dit. Le geste, le regard, l'intonation de celui/celle qui est interrogé(e) demandent à être interprétés.

Par ailleurs, mener un entretien exige une souplesse intellectuelle qui permette d'abandonner le canevas préalablement établi afin de réorienter l'échange, d'affiner une question, ou de poursuivre le questionnement plus loin que prévu. Et que dire du tact exigé lorsque l'entretien déborde du domaine de l'œuvre et de la pensée, pour aborder celui de la vie personnelle ? Poursuivre, s'interrompre ? Autant de décisions à prendre sur-le-champ.

C'est à quoi je réfléchis à la lecture de ces entretiens, fort intéressants et révélateurs, entre Françoise Pfaff et l'écrivaine guadeloupéenne Maryse Condé, qui paraissent chez Karthala. Voici Maryse Condé sans le voile de la fiction. Et j'admire Françoise pour avoir mené à bien ce projet. Longuement mûri

il avait été précédé par la publication en 1993 par elle d'une première série de conversations, *Entretiens avec Maryse Condé*, parues chez le même éditeur. À cette date, la critique, littéraire et journalistique, avait déjà beaucoup écrit sur l'œuvre de Maryse Condé, et plusieurs interviews avaient déjà paru dans diverses publications. Le risque de redite était dans l'abondance des lectures critiques, des opinions et informations diverses déjà à notre disposition. Y avait-il beaucoup à dire qui soit nouveau ? Consciente de ce risque, Françoise Pfaff nous offre un dialogue substantiel et alerte sur des ouvrages qui ont vu le jour depuis 1993. Elle aborde en particulier la littérature pour les jeunes et le théâtre qui appartiennent à deux genres peu explorés par la critique condéenne. Par ailleurs, elle amène l'écrivaine, dont la notoriété a grandi au cours des vingt dernières années, à exprimer ses positions devant les événements les plus récents.

Ces deuxième entretiens constituent donc, lus de préférence avec les premiers, un ensemble unique en ce qu'ils permettent de survoler les vingt dernières années de sa production littéraire en la reliant aux années précédentes et de confirmer la créativité et l'attention lucide au monde de Maryse Condé. Changeante et toujours la même.

D'emblée, Condé déclare, et nous surprend : « *Dans ma vie, il n'y a pas eu d'événements nouveaux qui lui donnent une direction différente. C'est aujourd'hui la même ligne, la même direction* ». Vraiment ? Pas d'événements nouveaux, est-ce bien exact ? Dans les vingt dernières années, des prix et des décorations sont venus ajouter à sa notoriété, son théâtre a été mis en scène à Avignon, à Marseille, de nouveaux ouvrages ont été publiés qui marquent un tournant dans son œuvre et modifient son image de femme de lettres et de femme tout court, tandis que sa participation en tant que présidente du Comité pour la Mémoire de l'Esclavage a donné une nouvelle dimension à son image officielle. Quant aux événements qui préoccupent de plus en plus, et de plus en plus violemment, nos sociétés, « *les conflits, l'intolérance, l'exclusion, les rejets* » qui nous divisent, ils ne peuvent pas

l'avoir laissée indifférente, quand bien même ils n'auraient pas infléchi la ligne de son existence. Dans sa vie privée, enfin, des changements sont intervenus : la mort de son fils, le départ des États-Unis et l'installation en France, le renoncement à une installation en Guadeloupe pour des raisons diverses dont le vieillissement et la progression de sa condition physique affaiblie, une famille qui s'est agrandie avec l'arrivée bienvenue de petits-enfants. Autant de changements qui l'ont marquée.

En dépit de tout, une chose est clairement établie : l'image qu'elle tient à donner est celle d'une femme qui a tenu le cap. « *J'ai vu le monde perdre ses frontières et changer autour de moi* » dit-elle, mais « *chercher la signification* » de ce qui se passe autour d'elle demeure la ligne qui inspire son écriture. Et dans son écriture elle est ancrée. Rappelant les critiques adressées à son roman publié avant son roman historique, *Ségou* (1984), *Hérémakhonon* (1976), elle ne renie rien, ni de l'intrigue ni du personnage central, à la jonction entre politique et sexualité. En choisissant de revenir avec elle sur ce premier et important roman, Françoise Pfaff met en lumière le profond enracinement de l'œuvre à venir dans une lecture à la fois autobiographique et politique de son expérience. Les réponses de Maryse Condé à propos des romans parus entre 1993 et 2014 confirment son itinéraire : son œuvre romanesque n'a cessé de s'interroger sur le monde, mais insiste-t-elle, en l'absence de thèse. Sa quête du sens se veut ouverte et pourfendeuse de mythes.

Ce qui frappe et passionne dans ces entretiens est l'obstination de Maryse Condé à rejeter les interprétations symboliques que propose Françoise Pfaff à plusieurs reprises. La romancière refuse, avec une certaine pétulance, de la suivre sur ce chemin, la renvoyant à son droit de proposer des lectures personnelles mais sans accepter de l'y suivre. Si l'on se dit parfois « *Thou doth protest too much* », on lui est cependant reconnaissante de continuer à défendre la clarté plutôt que l'ombre.

De même, lorsque Françoise Pfaff soulève l'improbable psychologie ou l'absence de vraisemblance, à ses yeux, d'un personnage ou d'une situation, Maryse Condé se justifie en revendiquant la toute-puissante souveraineté de l'imagination, qui, tout en travaillant sur le réel, a tous les droits. Elle insiste : le temps – qui fut celui de *Ségou* et de *Moi, Tituba sorcière... Noire de Salem* (1986), dans les années quatre-vingt – n'est plus aux recherches préalables. Elle invente. Ainsi, dans *Histoire de la femme cannibale* (2003), roman inspiré d'un séjour en Afrique du Sud qui a nourri chez elle des sentiments contradictoires, ou dans *Célanire cou-coupé* (2000), situé dans pas moins de quatre pays, la Côte d'Ivoire, la Guyane, la Guadeloupe et le Pérou, elle affirme sa liberté d'invention. Elle a vu, ressenti, aimé ou détesté. Elle écrit. Alors, condamner la non-crédibilité au nom de codes préalablement établis entraîne de sa part des réponses inattendues. Maryse Condé invoque la « *dérision* » comme recours littéraire. Le terme, à juste titre, laisse Françoise Pfaff perplexe. Elle aimerait poursuivre la discussion, savoir comment et où décider de sa présence dans un roman. Comment lire en particulier le dénouement de *Célanire cou-coupé* ? Nous resterons sur notre faim...

Un intéressant échange sur *La Migration des cœurs* (1995), qui est une réécriture avouée, dans un cadre antillais, du roman anglais d'Emily Brontë, *Wuthering Heights*, donne à la romancière l'occasion de reconnaître sa dette envers une œuvre qu'elle admire. Mais aux tentatives répétées de Françoise Pfaff pour accoler une étiquette, un genre, une appartenance à une école, une influence sur ses romans, elle s'oppose obstinément, réaffirmant haut et fort : « *j'écris en Maryse Condé* ».

Cependant, cette voix impérative, qui, tout en laissant à l'Autre le droit de proposer son interprétation personnelle, résiste plus souvent qu'elle ne cède, s'adoucit lorsqu'elle parle de ses textes pour la jeunesse. Cette partie, la moins connue de son parcours littéraire, est donc celle dont elle a le moins parlé. Il n'est pas surprenant qu'elle consente plus

volontiers à répondre aux questions. Nourris de contes, de merveilleux, de mythes, ces textes sont nés, au-delà du pur plaisir narratif, elle l'admet, d'un désir pédagogique : enseigner aux jeunes à comprendre les problèmes du monde, dût-il paraître sombre. « *Je crois, que c'est un reste de militantisme* », avoue celle qui dans les années soixante-dix fut membre du parti indépendantiste en Guadeloupe. N'oublions pas, non plus, qu'elle a longtemps enseigné, en Afrique, en France et aux États-Unis.

Parmi les œuvres les moins souvent abordées dans le domaine de la littérature, il restait aux entretiens à explorer les textes pour le théâtre dont on peut se demander si le même élan de militantisme a poussé la romancière – qui se réclame romancière avant tout – à rechercher une scène d'où se faire entendre. Mais lorsque Françoise Pfaff essaie de la faire parler sur la mise en scène de ses pièces, elle fait face à une réticence inattendue. Serait-ce l'aveu dissimulé d'une déception pour n'avoir pas été mieux servie par les gens de théâtre ? Elle n'ira pas plus loin.

Dans la dernière partie, l'entretien aborde ce qui peut être considéré comme un tournant dans l'œuvre de Maryse Condé : l'écriture autobiographique, annoncée dans *Le Cœur à rire et à pleurer* (1999) et *Victoire, Les saveurs et les mots* (2006), mais plus franchement libérée de la contrainte de la fiction dans *La Vie sans fards* (2012) et *Mets et merveilles* (2015). On pourrait se demander si cette redirection a été inspirée par l'émergence relativement récente de ce que l'on désigne du terme d'autofiction, représentée par des écrivaines comme Annie Ernaux, ou Catherine Millet. Mais lorsque Maryse Condé déclare : « *On se met dans la peau de tel personnage ... mais, au fond, on ne parle que de soi* », ou encore lorsqu'elle invoque la nature narcissique de l'écrivain comme fondement de son inspiration, on comprend qu'elle ait pu, depuis le début des années deux mille, choisir de rejeter le masque romanesque, pour s'approcher au plus près de ce qu'elle est ou de ce qu'elle pense afin de corriger les miroirs déformants de la fiction. « *De plus en plus, je dis ce*

que je pense ». Ses textes autobiographiques lui ont permis, confie-t-elle, de détruire « *un mythe et une image* » d'elle qu'elle avait laissés se construire. « *As-tu réussi le pari de la sincérité ?* », demande Françoise Pfaff, fort à propos. « *J'ai essayé* ». Merci pour cet aveu qui la définit.

La même recherche de la sincérité, plus âpre et plus amère, s'exprime dans le deuxième volet de ces entretiens – les parties 3 et 4 de la table des matières – consacré aux problèmes de société. Sollicitées par Françoise Pfaff, les prises de position qu'avoue Maryse Condé envers le mariage pour tous, la loi Taubira, la Diaspora noire et le racisme, l'immigration, ne nous surprennent pas. Mais elle refuse de porter sur les événements récents un jugement facile et répandu. Si elle ne prend pas parti pour le terrorisme, elle le situe néanmoins dans une perspective historique et sociologique qui permette d'en comprendre les origines. Quant à l'émigration en provenance des pays africains, elle plaide pour des politiques qui permettraient aux nations africaines de se développer et d'offrir à tous leurs citoyens des conditions de vie décentes sur leurs terres. Qu'elle soit pessimiste, elle l'admet, mais elle veut croire à des changements, à une amélioration à venir, merveilleux espoir à contre-courant de la peinture sombre qui nous est faite quotidiennement dans la presse et les media. « *Je suis profondément optimiste sinon je ne vivrais pas* ».

Sur cette toile de fond, son insistance à refuser une appartenance quelconque à la nation française est acharnée. Les déclarations consacrées à ce rejet identitaire ne sont pas inattendues, mais elles semblent plus virulentes que précédemment. Son militantisme était connu, mais son positionnement pourrait avoir été accentué par son installation en France et le rappel des années difficiles de sa jeunesse où sa couleur lui attirait des remarques profondément offensantes, et la présence continue d'un racisme quotidien. Dans quelle mesure sa participation aux événements en France qui ont accompagné la commémoration de l'esclavage en France et en Guadeloupe n'a-t-elle pas ravivé chez elle le souvenir du

silence que ses parents avaient maintenu sur cette page de l'Histoire ? L'entretien explore, à plusieurs reprises, le sujet et la conduit à affirmer son identité guadeloupéenne. Mais le regard prospectif a toujours été le choix de vie de Maryse Condé. Nous sommes devant la complexité d'une femme qui veut faire tomber les frontières, qui a vécu et voyagé dans de nombreux pays, sur de nombreux continents mais qui s'inscrit malgré tout dans le périmètre d'une île qu'elle a longtemps accusée de ne pas l'aimer ni de la reconnaître. À cet égard, on sent chez elle un adoucissement.

Et plus encore ; lorsqu'elle avoue son affection et son admiration pour deux figures importantes du monde littéraire, le Guadeloupéen Guy Tirolien et l'Ivoirien Ahmadou Kourouma, le voile derrière lequel cette femme volontaire et exigeante se dissimule s'écarte pour révéler une tendresse rare.

Nous savons gré à Françoise Pfaff d'avoir suscité cette parole, dopante, résistante, vivante, et d'avoir fait émerger l'image d'une femme forte, toujours la même et pourtant nouvelle. Il est à souhaiter que ces entretiens trouvent un large public parmi ceux et celles qui connaissent l'œuvre de Maryse Condé, et qu'ils invitent les autres à faire sa connaissance. Ils donneront ampleur et humanité au visage public que beaucoup ont pu voir sur les écrans lors des cérémonies pour la Mémoire de l'Esclavage.

Madeleine COTTENET-HAGE

Introduction

C'est à Gordes, un lumineux village du sud de la France, et à Paris, que ces *Nouveaux entretiens avec Maryse Condé* ont été entrepris au cours de l'été et de l'automne 2015, alors que les précédents *Entretiens avec Maryse Condé* avaient eu lieu sur plusieurs années en Guadeloupe, aux États-Unis et à Paris. Ils ont été revus et approuvés par Maryse Condé. Leur contenu permettra de mieux la connaître en tant que personne, auteur et témoin de son temps.

Maryse Condé est un écrivain de renommée internationale dont l'œuvre abondante a été couronnée par de nombreux prix, dont le Grand Prix littéraire de la Femme (1987), le Prix de l'Académie française (1988), le Prix Tropiques (2007), le Prix Fetkann de la Mémoire (2012) et bien d'autres. Elle a écrit seize romans, huit pièces de théâtre et, récemment, quatre récits autobiographiques, sans compter ses livres pour la jeunesse. Elle est également essayiste et critique littéraire. Ses romans s'inspirent généralement du passé et du présent de l'Afrique et de la Diaspora noire, et traversent les époques et les espaces géographiques qui sont quelquefois les siens à différentes périodes de sa vie. Ses thèmes de prédilection incluent l'esclavage, le colonialisme, les migrations, l'exil, le concept d'identité, le racisme, l'histoire et la mémoire.

Ces *Nouveaux entretiens avec Maryse Condé* parlent, bien sûr, de ses œuvres littéraires, mais ils permettent aussi à Condé d'exprimer ses opinions sur les grands sujets d'actua-

lité qui agitent le monde. Ils éclairent ses aspirations et ses défis en tant que personne et créateur. Elle-même se définit comme « *Quelqu'un qui cherche et qui se cherche, qui cherche à être heureuse et à vivre le moins mal possible* » et qui veut explorer la signification de tout ce qui est autour d'elle. Et d'ajouter : « *C'est une quête qui n'est jamais finie* ».

Née le 11 février 1934 à Pointe-à-Pitre en Guadeloupe, Maryse Condé est le huitième et dernier enfant d'une famille bourgeoise de l'île – son père y avait fondé une caisse coopérative de prêts et sa mère était l'une des premières institutrices noires de sa génération.

À seize ans, après le lycée, Maryse va à Paris qui est le centre culturel incontesté du monde francophone à l'époque. Elle y continue ses études et se mêle également aux jeunes intellectuels africains et antillais qui résident dans l'Hexagone et dont certains deviendront des écrivains connus et/ou des leaders politiques influents. C'est en France, en 1959, qu'elle épouse Mamadou Condé, un homme de théâtre guinéen. Elle se rend ensuite dans divers pays d'Afrique (Côte d'Ivoire, Guinée, Ghana, Sénégal) où elle est enseignante et témoin des remous politiques des jeunes nations africaines nouvellement libérées de leurs jougs coloniaux.

Maryse Condé revient à Paris en 1970 pour poursuivre ses études universitaires et travaillera à la librairie et maison d'édition *Présence Africaine*, fréquentée par l'intelligentsia de la Diaspora noire. En 1975, elle obtient un doctorat de lettres portant sur la littérature caribéenne et publie l'année suivante son premier roman, *Hérémakhonon*. En 1982, elle épouse en secondes noces le Britannique Richard Philcox, qui deviendra son principal traducteur.

Bientôt, après plusieurs romans, essais et articles sur la littérature, Condé sera invitée par diverses universités américaines et terminera sa carrière professorale à l'Université Columbia de New York. Après avoir vécu quelques années entre New York et la Guadeloupe qu'elle a décrite dans plusieurs de ses romans, dont *Traversée de la Mangrove*

(1989), l'écrivaine fait le choix de revenir définitivement en France pour se faire soigner et retrouver une partie de sa famille. En effet, elle souffre maintenant d'une maladie neurologique qui affecte sa mobilité ainsi que la coordination de ses mouvements.

Mère, grand-mère et arrière-grand-mère, Maryse Condé vient de quitter son appartement parisien du Marais pour se fixer à Gordes. Elle y travaille à un nouveau roman basé sur le destin tragique d'une policière martiniquaise, Clarissa Jean-Philippe, tuée dans l'exercice de ses fonctions en 2015 par, dit-elle, « *un terroriste d'origine malienne en lutte avec le pouvoir français* ».

Ce livre d'entretiens s'adresse à un lectorat divers. Ceux qui n'ont pas lu Maryse Condé y découvriront un écrivain à la recherche de lui-même et à l'écoute du monde. Les autres y retrouveront son habituelle tendance à la provocation, qu'elle reconnaît elle-même, et qui n'est probablement qu'une insistance à débattre de questions que d'aucuns voudraient ignorer.

J'ai demandé à Madeleine Cottenet-Hage qui fut, notamment, collègue de Maryse Condé à l'Université du Maryland, et qui est une lectrice attentive de ses œuvres, de rédiger une préface pour présenter ce volume.

Françoise PFAFF

